

*es hommes peuvent seconder la
rtune et non s'opposer à elle ; ils
uvent tisser ses trames et non les briser*

Adelino Braz

Machiavel

Pas à Pas



Chapitre 1

Le *dire* et son souci de l'utilité

Le préambule nécessaire à toute réflexion sur la pensée de Machiavel et sur les ressorts qui en constituent toute l'originalité, consiste à appréhender la nature et les principes méthodologiques d'un savoir mis en œuvre au service de l'art proprement politique. Sur ce point, l'articulation fondatrice de toute la réflexion de Machiavel réside dans une conception au sein de laquelle rien ne peut et ne doit être pensé hors du temps lui-même. Ce dont il s'agit ici, c'est de montrer que la catégorie du temps joue pleinement son rôle d'horizon-limite, en ce qu'elle réduit la réalité au seul ordre de la temporalité et de sa contingence pour en faire le cadre constitutif d'un savoir à la mesure de l'homme lui-même et de sa condition.

Pour bien cerner ce point, il convient au préalable de reprendre cet adage fondateur, repris comme le signalent A. Fontana et X. Tabet, des *Noctes Atticae* (XII, 11) d'Aulu-Gelle, et mentionné par l'auteur au Livre 1, 3, des *Discours* : « c'est le temps, dont on dit, qu'il est le père de toute vérité¹ ». Ce principe posé, loin d'être anodin, implique d'emblée trois conséquences majeures : en premier lieu, l'idée même de mouvement selon laquelle les choses humaines s'inscrivent nécessairement dans la finitude. Celle-ci exclut tout relativisme dans la mesure où il existe une permanence des éléments de la nature et des hommes, relative au mouvement, à l'ordre et à la puissance². C'est précisément au sein de cette permanence qu'il convient de penser ce mouvement qui se caractérise à la fois comme variation au sens où chaque chose s'inscrit dans un devenir composé d'altérations et de mutations, qu'il s'agisse de changements de forme imposée à la matière, de ruptures ou de cycles ; et comme une logique de la génération et de la corruption, une durée définie par deux limites, celles de la naissance et de la mort. La vie de toutes les choses de ce monde a bel et bien

1. *Discours*, I, 3, p. 67.

2. *Ibid.*, I, avant-propos, p. 51.

un terme, constat qui s'applique aussi bien à l'existence des hommes qu'à celle des corps mixtes, les États et les religions¹. Ensuite, en raison de ce mouvement, c'est le temps lui-même qui consacre la vérité, qui engendre et détermine ce qui advient effectivement. En effet, chaque vérité ne peut être saisie que prise dans la singularité d'une situation temporelle, dictée par sa contingence et ne se mesure qu'à l'aune des effets d'une action produite dans le temps et non plus à partir d'images², d'idées forgées a priori, indépendantes de l'ordre de la temporalité. De ce point de vue est exclue toute dimension spéculative et abstraite sur la définition et les modalités d'actions d'un gouvernement sur le modèle de *La République* de Platon ou des *Argumenta in Rempublicam Platonis* de Marsile Ficin, pour privilégier une approche qui s'enracine dans la nature des choses et de l'effet des actions dans l'ordre de la temporalité. Enfin, si le temps est père de toute vérité, sa mesure est alors celle de son efficacité ou sa contre-productivité. L'action n'est plus à juger à partir de l'intention explicite ou implicite de son auteur mais au regard de ses conséquences, du résultat que celle-ci produit dans le temps et de son effectivité sur les choses de ce monde. Cela signifie que c'est bien cette vérité effective qui se présente comme seul critère du réel.

En ce sens, en constituant le temps comme fondement de la réalité des choses humaines, Machiavel s'engage dans la constitution d'un savoir de la finitude, ancré dans le seul souci de l'utilité : il s'agit ici d'« écrire chose utile à qui l'entend³ » dans une logique d'effectivité et d'efficacité. Ce terme mérite ici une attention particulière : dans un premier sens, ce terme renvoie à ce souci constant de l'auteur de pouvoir rendre compte d'un art de gouverner et d'une façon de procéder susceptibles de conférer à l'individu un pouvoir sur le temps. Plus précisément, si ce savoir s'avère utile, c'est précisément parce qu'il permet de lutter contre les temps contraires et de définir des modalités d'action qui permettent à la fois de se jouer de la causalité extérieure liée aux vicissitudes du temps, de ses effets et de pouvoir s'en servir à son avantage. Cela implique donc que l'agir, au même

1. *Ibid.*, III, 1, et note 2, p. 389.

2. *Prince*, XV, p. 187.

3. *Ibid.*

titre que l'usage de forteresses, se définit fondamentalement, selon des modalités « utiles ou non selon les temps¹ ». L'utilité n'est donc pas à considérer d'après ce qui est un bien en soi mais selon la particularité d'un contexte politique, historique, culturel et social. L'utilité, prise dans cette définition, est ainsi l'objet continuuel d'une évaluation des forces en présence et de la singularité d'une situation temporelle.

Dans un second sens, il ne s'agit aucunement de mettre à profit ce savoir fondé sur l'exigence d'utilité au service des seuls intérêts particuliers de l'individu qui gouverne ou de sa descendance, mais d'en faire bénéficier celui qui gouverne et dont les actions contribuent au bienfait commun et à la patrie. L'auteur insiste sur ce point en mentionnant à plusieurs reprises dans son œuvre le modèle de la république adapté et la nécessité de considérer l'utilité commune², ce qui est publiquement utile ou encore le bien public³. Cette utilité commune renvoie à ce qui contribue à l'intérêt général, en opposition à l'intérêt privé qui prime dans les gouvernements oligarchiques ou tyranniques, en assurant, comme le souligne Machiavel dans les *Discours*, une vie libre, à savoir une existence qui permet à chacun de jouir librement de ses biens, de conserver son honneur, sans crainte pour sa sécurité⁴. Plus rigoureusement, ce savoir relatif à l'art de gouverner n'est pleinement opératoire que dans la mesure où il contribue à la richesse, prospérité, puissance et sécurité de la cité et dont la condition de possibilité réside dans sa liberté. En effet, un tel contexte présente un cercle vertueux au service du bien commun : parce que la cité assure ce bien-être et ce vivre-ensemble, la population croît dans la mesure où les conditions de prospérité relatives à la production, l'acquisition et à la conservation de richesses et à la possibilité d'ascension sociale grâce à l'exercice de ses vertus dans une cité libre, sont assurées. Une telle dynamique, en conjuguant les profits privés et publics, renforce du même coup ce bien commun⁵.

1. *Ibid.*, XX, p. 237.

2. *Discours*, I, 2, p. 61 ; I, 49, p. 213.

3. *Histoire*, II, XXII, p. 723.

4. *Discours*, I, 16, p. 118.

5. *Ibid.*, II, 2, p. 262.

Dans ce contexte, cette utilité qui se manifeste dans l'action, les paroles et les signes comme mentionnée dans la *Lettre XVII à Francesco Guicciardini, 17 décembre 1517*¹, s'articule autour de quatre modalités : une logique économique à partir de laquelle il s'agit de décider et d'agir en évaluant le gain et la perte, les avantages et les inconvénients afin de pouvoir privilégier un avantage ou du moins de choisir un moindre mal, un moindre mauvais parti² : « entre deux maux, il faut choisir le moindre³ ». Cela s'explique en raison de ce mouvement d'altération et de mutations qui est au soubassement de l'existence des choses du monde. Dans la mesure où l'ordre de la temporalité se caractérise par la variation, aucun parti pris, tenant compte des accidents extrinsèques qui adviennent pour rompre l'ordre établi, n'est sans risques et sans dangers. Chaque mutation ou altération et, plus particulièrement, chaque inconvénient ne peuvent être supprimés sans en créer d'autres. Ensuite, une anticipation du temps en se donnant comme visée de l'action non pas le bienfait présent mais le bienfait futur capable de fonder et de perpétuer un bien commun. Ce qu'il convient de retenir ici, c'est l'idée même qu'un bien présent peut se convertir avec le temps en un dommage irrémédiable, en l'absence même d'un calcul des effets sur le moyen et le long terme. C'est le cas par exemple, pour Machiavel, de la politique menée par les Français, dont les préoccupations se limitent aux profits et aux dommages présents, sans se soucier ni des outrages et des bienfaits d'autrefois, ni du bien et du mal à venir⁴. Un autre exemple probant est celui d'Octavien puis de Tibère qui, prirent la décision de désarmer le peuple romain pour asseoir leur puissance, sans penser combien cela pouvait affaiblir leur sécurité. Cela a été d'autant plus dommageable que pour se défendre, la décision fut prise par la suite de créer une armée prétorienne composée d'individus ayant fait de la guerre un métier, susceptibles ainsi d'échapper au contrôle de l'autorité⁵. À ces deux modalités s'ajoutent la recherche de l'efficacité au sens où il ne s'agit plus de juger les faits, aussi cruels soient-ils,

1. *Lettre XVII à Francesco Guicciardini, 17 décembre 1517*, Œuvres, p. 1253.

2. *Discours*, L. I, 38, p. 183.

3. *La Mandragore*, I, 1, Œuvres, p. 118.

4. *Sur la nature des Français*, Œuvres, p. 39.

5. *Guerre*, I, IV, Œuvres, p. 481.

mais de s'en tenir aux bienfaits des résultats. Autrement dit, si le fait est condamnable, il est nécessaire que l'effet soit excusable en ce qu'il participe de ce bien commun¹. Le meilleur exemple est sans doute celui du crime de Romulus qui, ayant tué son frère, crée un sénat pour le consulter et installer ainsi un gouvernement civil et un vivre-libre. De ce point de vue, deux temporalités se superposent : le temps court qui constitue l'homicide de Romulus comme un acte condamnable et le temps long qui fait de cet acte l'un des éléments nécessaires de l'avènement d'une cité libre. Et enfin, dernière modalité, un dire susceptible de pouvoir faire comprendre en un temps très bref ce qui a été acquis au long d'une longue expérience². Ce travail d'écriture se révèle du coup utile à la fois par la matière qu'elle traite mais également par la forme qu'elle utilise.

Toute la réflexion de Machiavel vise ainsi à produire un *dire* de l'utilité, selon deux exigences fondatrices qu'il convient de prendre en compte : l'importance de ne pas s'en tenir aux temps calmes³, à savoir à un contexte politique dont l'apparence ne laisse rien présager. Autrement dit, un savoir utile est d'abord celui qui non seulement va au-delà ce qu'il est possible de voir au présent, dépasse le simple stade de l'immédiat sensible, mais est en mesure d'anticiper les temps futurs, à savoir reconnaître les temps contraires, les temps adverses à venir et adapter ses décisions en conséquence. À cela s'ajoute la nécessité de mettre par écrit un savoir fondé sur la pratique de l'art politique afin de pouvoir le transmettre à celui qui est appelé à gouverner. Sur ce point, le pari de Machiavel d'écrire ce qu'il sait, s'engage dans une logique économique où le gain est toujours plus important que la perte. En effet, comme le rappelle l'auteur dans la *Lettre du 3 septembre 1500* au sujet du différend avec le Roi de France, il est préférable d'écrire quitte à se tromper, ce qui n'offense que l'auteur, que de prendre le parti de s'abstenir et de tromper auquel cas c'est l'avenir de la cité qui peut être engagé. Ces deux éléments concourent ainsi à la nécessité à la fois de bien voir et de voir de loin, à travers le partage d'une expérience mise

1. *Discours*, I, 9, p. 92.

2. *Prince*, Lettre de dédicace, p. 75.

3. *Ibid.*, IX, p. 151.

par écrit, d'une écriture qui, en réunissant l'acquis d'une expérience, concourt de façon décisive, à constituer un savoir susceptible d'avoir prise sur le temps. Plus précisément, il s'agit d'adopter la bonne perspective, en opérant un changement du regard selon la métaphore du peintre mentionnée dans la dédicace à Laurent de Médicis¹. De même que pour dessiner un pays, il convient de se placer en bas pour appréhender la nature des monts et des lieux élevés, et de se placer en haut pour considérer les lieux d'en bas, celui qui est appelé à gouverner doit être capable de décentrer son regard afin de se placer en une position d'observation lui permettant de bien appréhender l'espace social et politique pour agir sur lui et sur la durée.

Cette vision qui donne à voir à la fois l'espace et à anticiper le temps et qui, en ce sens, emprunte un chemin jusqu'ici parcouru par personne, se constitue chez Machiavel à partir d'un double registre : d'une part, celui des connaissances en se fondant sur son expérience comme secrétaire de la chancellerie diplomatique florentine et de la lecture des Anciens. Ce premier point renvoie en premier lieu à une pratique acquise sur le terrain de la diplomatie entre 1498 et 1512 et qui renvoie, comme le signale Alessandro Fontana à la connaissance de deux variables² : celle des signes ou indices qu'il convient de déchiffrer à partir des intentions et actions humaines, des paroles et des gestes au sein d'un jeu entre le vrai et l'apparence, l'implicite et l'explicite ; et celles de la diversité des États, de leurs modes de gouvernement et de gestion des humeurs qui s'agitent au sein de la cité. Machiavel, à diverses reprises insiste sur ce savoir acquis qu'il met à disposition de son lecteur : ce sont quinze années dédiées aux affaires de l'État où l'auteur, faisant preuve d'une loyauté exemplaire, n'a « ni dormi, ni passé son temps à jouer³ », ayant acquis par cette « longue pratique⁴ », une connaissance des actions des hommes grands⁵. Dans le préambule de l'*Histoire de Florence*⁶, l'auteur indique que l'utilité de ce dire réside

1. *Ibid.*, Lettre de dédicace, p. 77.

2. *Discours*, Introduction, p. 17.

3. *Lettre à Francesco Vettori du 10 décembre 1513*, Œuvres, p. 1240.

4. *Discours*, Lettre dédicatoire, p. 45.

5. *Prince*, Lettre de dédicace, p. 75.

6. *Histoire de Florence*, p. 55.

précisément dans la possibilité, pour les citoyens qui gouvernent, de découvrir, grâce à ce savoir pragmatique, les causes des haines et des divisions des cités, afin de pouvoir éviter ces écueils et maintenir l'union.

À cette connaissance du terrain, Machiavel ajoute une connaissance théorique, celle qui se fonde sur la lecture des Anciens, des auteurs classiques parmi lesquels Thucydide, Polybe, Frontin, Végèce, Plutarque, Flavius Josèphe et Tite-Live. Cette deuxième source qui fonde l'utilité du *dire* mérite ici quelques précisions. En premier lieu, il s'agit d'abord d'en tirer un profit, selon cette logique mentionnée antérieurement du gain et de la perte, ce qui exclut d'emblée une lecture qui se limiterait à une simple distraction, pour se servir des connaissances historiques comme une source d'enseignements. Plus rigoureusement, la visée ici est de pouvoir écouter le chemin, de donner des éléments et des règles d'action susceptibles d'accélérer le processus d'interprétation et la prise de décision dans l'art de gouverner. En ce sens, la modalité de cette lecture est celle du dialogue avec les « cours antiques des hommes de l'Antiquité¹ ». Ce point est d'importance car cela implique d'emblée une lecture active, autrement dit, une prise de connaissance accompagnée d'une réflexion interprétative et critique. C'est la raison pour laquelle il s'agit, poursuit l'auteur dans les *Discours*, de « lire judicieusement toutes les histoires » en exerçant un esprit critique et raisonné². En effet, loin de se réduire à un commentaire des textes historiques, ce que recherche Machiavel c'est de pouvoir croiser le regard du diplomate avec celui de l'historien et cela selon une double modalité : se servir de l'histoire pour reconnaître et appréhender une variété de situations afin d'éclairer le moment présent et prévoir les événements futurs. Cela n'est envisageable que dans la mesure où il existe un principe d'invariabilité, de permanence de la nature et du comportement des hommes. Dès 1503, dans un texte intitulé *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*, l'auteur insiste sur l'idée que

1. *Lettre à Francesco Vettori du 10 décembre 1513*, Œuvres, p. 1239.

2. *Discours*, I, 23, p. 140. Ce point sera approfondi dans la « Quatrième partie : Disparaître » au moment de l'analyse des erreurs du prince et du peuple et, notamment, de la mauvaise lecture que font les princes des sources historiques de l'antiquité.

l'histoire est la maîtresse des actions humaines au sens où le monde lui-même est traversée par les mêmes passions humaines, avec toujours, « des gens qui servent et des gens qui commandent; des gens qui servent de mauvais gré et d'autres de bon gré; des gens qui se révoltent et qui sont châtiés¹ ». Et, seconde modalité, en tirer des exemples qu'il convient soit de condamner, comme c'est le cas des princes italiens qui ne tirent aucun profit de la lecture de l'histoire, par méconnaissance ou défaut de discernement dans l'interprétation; soit d'imiter, dans le cas d'actions exemplaires, comme cela est le cas avec les conquêtes de Rome². Cette imitation, surtout dans le cas de l'exemple et de la vertu à suivre, n'est pas à comprendre comme une simple reproduction : il s'agit bien plutôt d'une appropriation d'un modèle, selon l'expression très juste de Marie Gaille dans *Conflit civil et liberté, la politique machiavélique entre histoire et médecine*³, qui permet au sujet de recréer une vertu, au moyen d'un véritable processus d'interprétation et d'intériorisation, ceci afin d'exclure toute reproduction artificielle, dont l'effet serait contre-productif. Ce processus de recréation ou de réajustement est explicité par Machiavel à travers la métaphore des prudents archers mentionnée dans *Le Prince*⁴ : de même, que pour atteindre sa cible, il convient de prendre l'initiative de viser plus haut que la cible elle-même, le sujet doit lui-même se réapproprier et définir sa propre trajectoire pour accomplir une vertu qui doit être sienne.

D'autre part, après le registre des connaissances, c'est celui de l'expression qu'il convient de considérer, notamment à travers la constitution d'une nouvelle langue. Machiavel insiste à de nombreuses reprises sur l'exigence qu'il se donne de produire une écriture utile : il s'agit d'ouvrir « du moins un chemin », et de tirer un « profit⁵ » et de se donner par-là un « devoir d'apprendre aux autres » un certain savoir considéré comme un bien⁶. Autrement dit, l'écriture doit se donner

1. *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*, Œuvres, p. 35.

2. *Discours*, Avant-propos, p. 50.

3. M. Gaille, *Conflit civil et liberté, la politique machiavélique entre histoire et médecine*, V, Paris, Champion, 2004, p. 155.

4. *Prince*, VI, p. 111.

5. *Discours*, Avant-propos, p. 49 et 52.

6. *Ibid.*, II, Avant-propos, p. 255.